

On distingue donc quatre groupes de manuscrits insulaires :

1. Les manuscrits irlandais d'Irlande;
2. les manuscrits anglo-saxons d'Angleterre;
3. les manuscrits irlandais, écrits sur le continent;
4. les manuscrits anglo-saxons, écrits sur le continent.

Dans le haut moyen âge on appelait l'écriture insulaire *scriptura scottica*, du nom de *Scotti* qui désignait les Irlandais (il y a encore aujourd'hui des églises en Allemagne qu'on appelle «Schottenkirchen»). Mabillon l'appelait *scriptura saxonica* (du nom des Anglo-Saxons). L. Traube, pour la distinguer de l'écriture du continent, l'appelle écriture insulaire. Les Irlandais eux-mêmes semblent avoir donné à leurs lettres le nom de *litterae tunsae* (Traube, *Perrona Scottorum*, (dans *Sitzungsberichte der Akademie zu München*, année 1900, Munich 1901, p. 470. 533).

L'écriture ronde (pl. 30. 31) fut surtout employée pour les livres liturgiques et pour la Sainte-Ecriture. Elle a les lettres grandes et larges de la demi-unciale, avec de très petites hastes supérieures et inférieures. La lettre *r* en particulier est caractéristique, avec son épaulement fortement penchée; les lettres *b* et *l* se font remarquer par la courbure de leurs hastes vers la gauche. *a* et *g* ont la forme de demi-unciale. Les traits verticaux, et particulièrement les hastes supérieures sont généralement appuyées en haut, en forme de triangle. Certaines lettres, telles que *d*, *e*, *n*, *r* et en particulier *s*, ont souvent la forme unciale.

L'écriture pointue (pl. 32. 54) n'est qu'une modification de l'écriture ronde. Ses lettres sont plus longues que larges, la plupart du temps elles sont plus petites et plus serrées que dans l'écriture ronde et les hastes inférieures finissent en pointes effilées. Caractéristiques sont les lettres *a*, *f*, *g*, *r*, *s*. Les hastes supérieures, comme dans l'écriture ronde, ont d'ordinaire une ornementation triangulaire. Certaines lettres ont quelquefois la forme unciale; souvent en particulier on trouve l'*s* rond. L'écriture pointue est manifestement née du besoin qui se faisait sentir de lettres plus simples, plus courantes et que l'on put tracer plus rapidement que l'écriture ronde, avec une plus grande économie d'espace et de frais. Elle devint donc naturellement l'écriture de commerce, comme la cursive du continent et elle fut généralement employée pour les chartes. Elle fut aussi, au IX<sup>e</sup> siècle, adoptée comme écriture des manuscrits. Dans les manuscrits, d'ordinaire, elle est plus régulière et plus soignée que dans les chartes.

Il y a des manuscrits, où les lettres ne sont ni aussi rondes, ni aussi larges que dans l'écriture ronde; d'autre part, elles ne sont ni aussi pointues, ni aussi serrées que dans l'écriture pointue (pl. 50b, 2<sup>e</sup> col.).

Lettres isolées.

Dans l'écriture ronde *a* prend la plupart du temps la forme demi-unciale : la boucle de gauche ressemble souvent à un *c* ou à un *o*. Dans l'écriture pointue *a* a une forme anguleuse en haut.

Les hastes de *b* et *l* d'ordinaire décrivent une forte courbe à gauche avant de faire la courbe à droite.

*d* prend aussi bien la forme ronde, issue de l'unciale, que la forme droite provenant de la demi-unciale, plus souvent pourtant il a la forme ronde. C'est là un caractère frappant, car l'écriture, en général, est issue de la demi-unciale.

En ligature *e* est notablement plus haut que les lettres brèves. Après le X<sup>e</sup> siècle pourtant l'*e* haut devint rare (pl. 71a).

*f* souvent ne dépasse pas la ligne médiane supérieure et n'a qu'une haste inférieure; et le plus souvent le trait du milieu (la languette) repose sur la ligne de base (la ligne médiane inférieure). La haste porte en avant un coup de plume; celui-ci, dans l'écriture pointue, est si grand et descend si bas, que *f* est comme fourchu.

La tête du *g* se compose d'une barre droite ou ondulée (comme dans la demi-unciale).

*N* majuscule a un trait de milieu presque horizontal.

La panse de *p* est très souvent ouverte, en bas, et se termine par un point ou un petit trait, en particulier à l'époque primitive.

L'épaulement de *r* souvent descend si bas qu'il est facile de confondre *r* avec *n*; pourtant l'épaulement de *r* décrit en bas une forte courbe vers la droite, tandis que le trait final de *n* est droit. Dans l'écriture

pointue, le trait principal de *r* descend au-dessous de la ligne et se termine par une fine pointe, comme l'*s*.

L'*s* long porte d'ordinaire en avant un fort coup de plume, qui, dans l'écriture pointue, est souvent si grand et descend si bas que l'*s* est comme fourchu (comme l'*f*). Dans l'écriture pointue *s* descend au-dessous de la ligne et souvent dépasse aussi la ligne supérieure; il se termine en bas par une fine pointe. En beaucoup de manuscrits il est facile de le confondre avec *r*, pourtant l'arc supérieur de *s* regarde en bas, comme dans la cursive romaine, tandis que l'épaulement de *r* se retourne vers le haut. Souvent on rencontre l'*s* rond majuscule.

La haste verticale du *t* décrit ordinairement, comme dans la demi-unciale, une courbe à gauche avant de s'incliner vers la droite. La barre est souvent ondulée et vers la fin se retourne en haut.

Souvent *u* est suscrit, mais réduit de forme (pl. 26a, col.1, ligne11; pl. 26b, 14).

L'*y* est fort employé dans les textes anglais; il a maintes formes.

Les Runes de l'alphabet anglo-saxon. En plus des lettres de l'alphabet latin, les Anglais avaient trois lettres, qui servaient à marquer les consonnes qu'on écrit aujourd'hui *th* et *w*. Pour *th* on avait en premier lieu un petit *d* unciale, dont la haste est traversée par un trait oblique (pl.31, col. I, ligne 4,5, dans la glose); ce signe se rencontre jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. En second lieu on avait pour *th* la «Dorn-Rune», signe qui d'après Wimmer serait issu du *D* capital latin (pl. 31, col. II, ligne I, en marge, dans la glose); cette rune se retrouve encore dans les manuscrits du XV<sup>e</sup> siècle, mais il a alors une forme semblable au *p* ou à l'*y* (pl. 115a, ligne 2 et 82). Pour *w* on se servait de la «Wen-Rune», signe fort semblable au *p* latin; plus tard cette rune fit place à la nouvelle lettre *w*; on le rencontre quelquefois encore dans un manuscrit, exécuté vers 1300. Voir la «Dorn-Rune» et la «Wen-Rune» dans l'alphabet runique, pl. 53b : le 3<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> signe. Quant à l'emploi de ces trois lettres voir W. W. Skeat, *Twelve Facsimiles of old English Manuscripts*, p. 6. 7, et W. Keller, *Angelsächsische Paläographie*, p. 42. Voir aussi L. F. A. Wimmer, *Die Runenschrift*, traduit du danois par F. Holthausen, Berlin 1887.

Abréviations. Les manuscrits insulaires possèdent en dehors des abréviations ordinaires un nombre remarquable d'abréviations, empruntées en partie aux notes tironiennes et en partie aux abréviations des manuscrits juridiques.

Abréviations provenant des notes tironiennes.

A cette catégorie appartiennent les signes pour *con* et pour *et* (pl. 32. 50). Dans les textes anglais le signe pour *et* est aussi employé pour *and* (*onð*) (pl. 31, col. I, ligne 1, 3, dans la glose).

De même le signe pour *autem* provient évidemment de l'écriture tironienne. Il se compose d'un *h* — un des signes tironiens pour *a* — et d'un petit trait oblique comme signe auxiliaire; ce trait est placé soit en haut, soit à droite de la panse de l'*h* (pl. 32, 4. 19). Dans l'évangélaire de Maeseyck en Belgique, le signe auxiliaire au-dessus de l'*h* se compose de deux virgules rondes, jointes à la panse de l'*h*, en haut (voir le Facsimile dans Reusens, *Eléments de paléographie*, pl. X, ligne 23). Voir là-dessus le chapitre «Les abréviations du moyen âge» dans la suite de notre introduction.

De même le signe pour *est* provient manifestement des notes tironiennes, il est pourtant quelque peu modifié : dans ces notes, en effet, il se compose d'un trait horizontal avec un point à côté (—.); ici, au contraire, dans l'écriture insulaire, il se compose d'un trait horizontal ou oblique avec un point suscrit et un autre souscrit (pl. 32. 16. 21). Comparer le signe qui est employé pour *est* dans le Codex Ambrosianus L. 99, sup. : ici aussi deux copistes ont fait un trait avec un point au-dessus et un autre au-dessous (pl. 33. 34b); un troisième copiste ne fait qu'un trait avec un point suscrit (pl. 34a, 3).

Le signe pour *eius* semble aussi être issu des notes tironiennes : il ressemble à un grand *C* retourné, au milieu duquel on a ajouté un trait horizontal (pl. 32. 50a). La note tironienne pour *eius* ressemble également à un *C* retourné, pourtant on a au-dessus du *C* le trait auxiliaire (voir Chatelain, *Introduction à la lecture des notes tironiennes*, p. 69).